Salomon guérissait bien des malades en chassant les démons de leur corps, par des incantations dont les formules secrètes étaient parvenues jusqu'à tels contemporains de l'historien juif : Rabbi Éléazar, par exemple, qui réussit la cure d'un possédé, en présence de l'empereur Vespasien, de ses officiers et de ses troupes, en plaçant un grimoire salomonien sous les narines du malade[1].

Il y a donc ambivalence : si ces esprits sont à l'origine des affections physiques et psychiques mentionnées dans le chapitre précédent, et d'accidents comme la rencontre d'un taureau sauvage, ils servent aussi, pour qui sait comment les domestiquer par des formules et pantacles magiques[2], à guérir « miraculeusement ». Il convient donc de se les attacher en les nourrissant, puisqu'ils mangent, boivent, se propagent, etc.[3] : ils ont pour aliment certains éléments du feu et de l'eau, des odeurs et des sons[4]. On les évoquera donc, pour combattre possessions et maladies, par des fumigations d'encens, mêlé d'essences spéciales. On se rappellera que les plus méchants et puissants sont ceux qui pullulent dans les latrines (*Schab.*, 67 A). A proprement parler, la Bible interdit la magie sous peine de mort ; d'ailleurs, pourquoi pratiquerait-on celle-ci ? Elle ne possède aucun pouvoir sur Israël, tant qu'il sert le vrai Dieu (*Choul.*, 7 B ; *Nédarîm*, 32 A). Mais, entre les principes et la pratique, la casuistique des rabbins mettait de la marge !

Il est même, parfois, permis de se livrer à la magie le sacro-saint jour du Sabbat (*Sanhédrin*, 101 A). C'est l'un des trésors dérobés aux Égyptiens (cf. Exode, 12 : 35-36), car l'Égypte est la patrie de la magie ; n'est-ce pas dans ce pays que Jésus a fait son apprentissage de sorcier ? Comme chaque voyageur se voyait fouillé au départ, lors de son retour en Palestine Il a dissimulé sous sa peau *(sic)* les formules si précieuses (*Qiddouschin*, 49 B ; *Schab.*, 75 A et 104 B). Tous les Judéo-Chrétiens, ses disciples, sont d'ailleurs magiciens comme Lui. C'est ce qui explique le succès de leur propagande. Au premier siècle de notre ère, Rabbi Ischmaël-ben-Elischa, petit-fils du grand-prêtre exécuté par les Romains[5], empêche son neveu Ben-Dama de se faire guérir, par un Chrétien, d'une morsure de serpent : « Mieux vaut périr que d'être sauvé par magie » (*Abhodah Zarah*, 27 B). A la même époque, l'illustre Rabbi Éliézer-ben-Hyrcanos, suspect de conversion au christianisme au point d'être persécuté, finit par sauver sa vie parce qu'on le tient pour attiré au Christ par un pur envoûtement magique (*ibid.*, 16 B et 17 A). Au second siècle Rabbi, Joschoua-ben-Lévi, en controverse avec des Chrétiens, se voit acculé par leurs citations bibliques. Le « bec cloué », il les maudit et leur lance un « démon de mutité ». Pour sa déconvenue, ses adversaires, plus magiciens que lui, lui renvoient la balle (ou le « bouc ») au bond. Et le voilà plus muet que jamais !

Ces magiciens, le Talmoud les divise en six classes : les nécromants[6],

1. Cf. JOSÈPHE, *Antiq. jud.*, VI, 8 : 2 ; VIII, 2 : 5. Pour lui, les démons sont les âmes désincarnées des pécheurs défunts (les *Baraas*) : conception rationaliste qu'on ne retrouve chez les rabbins qu'ultérieurement ; par exemple *Yalkouth Schim.* (sur Isaïe), 46 B, où les *schédîm* sont les âmes de ceux qui périrent lors du Déluge.

2. Si ces formules contiennent un verset biblique, elles ne peuvent appeler les démons par leur nom (*Schab.*, 67 A).

3. Rien de tout cela dans le Nouveau Testament.

4. Dans l'hindouisme, les *gandharvas* sont des *dévas* qui, littéralement, se sustentent de sons (musicaux).

5. JOSÈPHE, *De Bello jud.*, I, 2 : 2.

6. Le mort « remonte » du Schéôl, les pieds en l'air, la tête en bas ; sa voix lui sort de dessous les aisselles !